

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Dix poèmes

David Solway

Volume 43, Number 3 (253), September 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32763ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Solway, D. (2001). Dix poèmes. *Liberté*, 43(3), 77–90.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

## Dix poèmes

David Solway

Traduit par Robert Melançon

### En apprenant le grec

La langue est la plus longue muraille du monde et la plus  
solide.

On l'a élevée pour repousser les barbares,  
on l'a élevée pour confondre les philistins,  
avec les bretèches que font les replis des conjugaisons  
contre les Mongols du nord,  
avec les galeries de la grammaire, désespérément sans  
issue  
comme à dessein ;  
les architectes eux-mêmes, plans à la main,  
s'égarant à l'occasion  
et les ingénieurs oublient parfois

---

David Solway est poète et essayiste. Il vit à Montréal. Son œuvre, importante, est traduite en plusieurs langues.

où les égouts croisent les aqueducs.  
Sur les chemins de ronde les puristes déambulent,  
les mains embarrassées de manuels reliés en vélin,  
guettant à l'horizon l'approche de l'ennemi ;  
ils savent que seul un très long siège  
pourrait ouvrir une brèche dans ces pierres intraitables.  
La langue est la plus longue muraille du monde et la plus  
solide.

(*Paximalia*, 1972)

## **Ce que les anciens savaient**

On ne peut révoquer  
l'ordre d'un dieu ;  
tous les dieux le savent.

Ce qui a été dit  
ne peut être dédit ;  
ce qui a été fait  
ne peut être défait.

Mais l'ordre d'un dieu  
peut être neutralisé  
si un pouvoir s'oppose  
à un autre pouvoir ;  
tous les dieux le savent.

Que l'un soulève une tempête  
pour noyer un mortel,  
un autre fera surgir une île.

De sorte qu'il n'y a pas  
de contradiction dans le divin.

Les anciens le savaient.

*(Paximalia, 1972)*

## À un jeune poète

Ami poète, pourquoi tant d'orgueil ?  
Chacun sait bien que ton premier recueil  
a fait, comme on dit, un malheur.  
Je ne connais pourtant aucun remède  
à un succès facile, on en décède,  
surtout s'il vient d'aussi bonne heure,

mais pour tuer micros et caméras  
et les chimères de ce genre-là,  
vise plus haut que ce plafond ;  
tu n'es pas né pour imiter le tendre  
Phaéton qui n'a pas su attendre,  
mais l'orgueilleux Bellérophon.

Attends quarante ans comme Jean-Baptiste,  
obscur, ridicule et vaguement triste ;  
mais ne courtise pas la ruine ;  
alors il se pourrait, tout à la fin,  
qu'un jour tu viennes à goûter le vin  
avec Yeats et avec Hopkins.

*(The Road to Arginos, 1976)*

## Apologia

Je sais que le siècle n'est pas  
à cette austérité  
que l'école introspective a-  
vait jadis maîtrisée.

Le Français dit pour justifier  
qu'il accepte un repli,  
que « reculer pour mieux sauter »  
est d'un homme accompli.

Je cultive la discipli-  
ne à quoi les fous crient : « halte ! »  
et je jeûne avec Emily  
avant de fêter avec Walt.

*(Selected Poems, 1982)*

## **Des pierres dans l'eau**

Ici, à notre plage de chaque jour  
dans cette anse peu profonde,  
nous pêchons des pierres,  
des coquillages, des poissons étranges,  
toutes les monnaies de la mer,  
agitées par la mer ou durcies par le sel.

L'âme du collectionneur s'éveille  
en nous, l'envie de ces trophées  
qu'on rapporte en fin d'après-midi  
et qu'on dispose sur une étagère  
comme de petits fétiches  
ou comme des photographies.

Nous creusons comme des enfants cherchent  
un trésor, nous sondons le sable  
ou le laissons filer, comme en un sablier,  
pour apprendre d'un éclat de soleil  
la présence d'un coquillage  
ou d'un artefact martelé par la mer ;

mais surtout nous observons comme  
les pierres semblent vivre dans l'eau,  
comme elles semblent bondir ou fleurir  
dans leur perfection muette,  
ou s'enflammer en récifs  
de poissons-anges ; comme elles semblent

des hublots qui donnent sur un autre  
univers tout exubérant  
de couleurs, beauté panier-percée :  
un vert de phalène dans un air  
d'eau ; l'essence même  
de la couleur; un bleu-noir de baleine ;

sitôt cueillies, elles sont grises, ternes,  
comme le premier caillou venu  
auquel on vient de heurter l'orteil ;  
ou cette étoile de mer, poisson-croix,  
sur laquelle nous sommes tombés  
au milieu d'une bande de crabes,

que nous avons pêchée comme  
un souvenir et jetée dans la parodie  
de mer d'une boîte de conserve ;  
aussitôt sa couleur fabuleuse,  
rouge séraphique, s'est retirée  
laissant le sable salé de cette

réminiscence, cette teinte minérale.  
Nous hésitons, déçus ;  
observons que toute chose  
a son élément naturel  
dans lequel elle rayonne, brille,  
s'anime, ondule, palpite

comme en l'esprit même de Dieu –  
et si on l'en retire, elle tombe  
dans notre désolation commune  
où toutes choses se perdent calmement  
dans des succédanés d'enfer.  
Nous abandonnons la plage au soleil

et à d'autres chercheurs de trésors  
plus zélés, et nous remontons,  
les mains vides, dans l'opulence  
bleue du ciel, où les étoiles  
vont s'allumer tantôt et briller  
comme de clairs rappels. Je t'aime.

*(Stones in Water, 1983)*

Chère K., je poste bien tard cette carte  
pour que tu saches comment je vais.  
Assez mal. À peu près comme Abélard.  
Buveur solitaire devant ma bière,  
je tue le temps de mauvais calembours :  
« Temps ici, ah ! si tu étais superbe ! »  
Tu l'es. Surtout, tu es là-bas. Et moi, je suis  
comme toujours, perdu, irritable, à plat.  
Comme toujours, mon amour, je pense à notre vie,  
beau navire qui gîte, et je cherche à redresser  
la vieille inclination que nous sommes. La nuit  
dernière, j'ai pris froid : rhume, bronchite.  
Quel remède ? Me bourrer d'érythrocline  
Et de souvenirs où je te retrouve.

*(Modern Marriage, 1987)*

Hier soir, malgré ma résolution  
de contrôler mes frais d'interurbains,  
je me suis presque rendu à Apollonion  
(ces blocs blanchis qu'on appelle une ville)  
et comme un cowboy sans expérience  
j'aurais mis cinquante dollars sur la table.  
(C'est un étrange poker, imprécis, sans suite,  
dans lequel la chance contrarie la volonté.)  
Mais j'ai remis cela à une autre nuit  
puisque c'est un double pari que je fais.  
D'abord je risque de ne pas obtenir  
la communication après des heures, des tas  
de pièces de monnaie, de faux espoirs. Et si j'y réussis,  
je risque de parler sans que tu me comprennes.

*(Modern Marriage, 1987)*

Vu de l'ouest, de Frelighsburg, il s'élève  
comme les joues empilées de, disons,  
Jabba the Hutt, étonnant comme un rêve.  
De l'est, depuis Sutton, aucun surnom  
laid, bossu et grotesque ne s'impose.  
Ce gros menhir sur le dos d'Obelix  
n'est qu'une montagne parmi d'autres,  
un peu plus haute, impropre aux pique-niques.  
Quand on vient de Montréal, c'est le premier  
repère après Saint-Grégoire. Au Vermont,  
côté sud, d'autres montagnes le cachent  
à la vue. Pourtant nous le laissons hanter  
la région que nous habitons, ce Quasimodo  
immobile et comique, ce Pinacle.

*(Modern Marriage, 1987)*

## **Le dernier coup : in memoriam**

*Je me résorbe en jeux, je mime et parade ma vérité.*

Gaston Miron

Quelque part dans l'œil du cœur  
je te vois penché  
sur un échiquier  
comme un petit frère sur sa bible,  
et t'arrêter pour prédire  
par divination combinatoire  
des forfaitures non préméditées.

Je te vois penché  
sur la table d'un festin  
dont les plats ont été emportés,  
et improviser ta mélodie  
ni sur un hautbois ni sur un violon  
mais sur un petit harmonica,  
en battant de la jambe un contrepoint élégiaque.

Absorbé par ces intermèdes,  
souhaitant devenir  
le pauvre consacré de chacun,  
tu ne joues que pour disposer  
d'une éloquence de la pénurie,  
avec des gestes presque franciscains.  
Je t'observe te dépouiller  
avec soin de tes possessions.

Maintenant, les os blanchis des pièces  
disent le requiem fugué  
d'un puriste dans son art,  
frugal dans tes opulentes rigueurs  
et sceptique  
devant toute position arrêtée.

*(Chess Pieces, 1999)*

## **Le bouquet**

Pour les nuits bleues que j'ai laissées blessées par terre  
pour la princesse que j'ai abreuvée de contes de fée  
des roses, des roses

Pour le vin que j'ai renversé, que j'aurais dû servir  
pour l'ami dont j'ai bourré l'oreiller d'épines  
des roses, des roses

Pour mes vaisseaux que j'ai brûlés deux fois  
pour l'alphabet que j'ai semé au vent  
pour le sabbat que j'ai abrégé avec des abricots  
des roses, des roses

Pour le pot de basilic que j'ai oublié à la fenêtre  
pour la délicate architecture de la véronique  
que j'ai négligemment abandonnée aux éléments  
des roses, des roses

Pour les sonnets que j'ai écrits sans jamais les envoyer  
pour t'avoir reprise sans jamais me reprendre  
pour la lune sous laquelle je n'ai chanté aucun cantique  
des roses, des roses

Pour le sel que je n'ai pas jeté par-dessus mon épaule  
pour le verger que j'ai livré aux vers  
pour la flamme que tu as abritée entre tes lèvres  
et pour l'enfant que je n'ai jamais embrassé  
des roses, des roses

*(The Lover's Progress, 2001)*